

Diva ! oui, mais...

Diva ! oui, mais...

Illustration couverture : Lucine Perruchot

Diva ! oui, mais...

Diva ! oui, mais...

Pascale May

Diva ! oui, mais...

Copyright © 2019 May Pascale
Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-3403-3

Diva ! oui, mais...

A ma mère
A mon cher papa disparu
A mes filles
A ma soeur
A Eric

Diva ! oui, mais...

Diva ! oui, mais...

PROLOGUE

Diva ! oui, mais...

Songeant dans un effort de mémorisation à tes traits à demi-effacés de mon souvenir, je viens de terminer l'écriture du roman de ta vie, ma chère Giulia, mon amie d'enfance.

Afin de ne pas trahir ta pensée, j'ai repris dans son intégralité les notes que tu rédigeas pendant ton hospitalisation, et je les ai complétées d'éléments recueillis au cours de nos rencontres ainsi que lors d'entretiens réalisés avec tes collègues et tes proches peu après les évènements.

Dans ce texte traduit en français, j'ai tenu à ce que mes propres paroles restent en italien dans les dialogues, car, bien que comprenant un peu la langue de Molière, je ne la parle pas.

Les dialogues des protagonistes sur scène sont ceux du livret de l'opéra de Puccini.

Giorgia Serena

Diva ! oui, mais...

CHAPITRE I

Ce 23 décembre, le grand rideau venait de tomber sur la scène.

Sans applaudissements.

Une hérésie.

Dans un silence de mort, la sonnette retentit. C'était la fin du deuxième acte.

Pourtant, la veille, l'avant-veille et même les jours précédents, dans une salle en délire, les hommes debout à tes pieds lançaient des fleurs comme au temps de La Callas, comme aux temps plus anciens encore d'un monde baroque et mordoré. Moulée dans ta robe de taffetas rouge carmin, tu t'inclinais lentement sur ta gorge de nacre voluptueuse. Des roses rouges se mouraient à tes pieds adorés, d'autres tombaient des loges pour se ficher, canailles, entre tes seins.

Mais, ce soir-là, le calme qui régnait dans le sanctuaire était inédit, oppressant. Il en émanait un courant invisible, une tension que je ressentais au plus profond de mon être.

Les lumières du lustre se rallumèrent et firent soudain étinceler l'hémicycle et briller de mille feux les diamants et les strass des dames, qui aux lobes de leurs oreilles, qui à leurs doigts, qui au creux de leurs décolletés plongeants...

Mais, à l'instar des autres spectateurs et même des musiciens qui auraient dû quitter la fosse d'orchestre, j'étais statufiée, pétrifiée. La salle était pleine mais elle semblait vide. Les masques étaient figés dans une expression de totale incrédulité, comme frappés d'hébétude. Décidément, pourtant, un gémissement s'échappait d'une loge, du parterre ou du balcon.

Quand, subitement, derrière le rideau, un bruit de pas précipités émanant des coulisses et se dirigeant vers la scène, suivi d'un piétinement, sortit le public de son état catatonique. Il semblait que tout le personnel de l'Opéra se ruait sur le plateau. Chacun parmi l'assistance tendait l'oreille, retenait son souffle et écoutait sans bouger, espérant capter dans ce vacarme d'allées et venues chaotiques des rumeurs rassurantes, puis risquait un coup d'oeil vers son voisin en roulant des yeux effarés. Les plus superstitieux ne pouvaient s'empêcher de jeter un regard craintif vers la loge numéro 5 surplombant l'avant-scène gauche.

Soudain, un cri perçant électrisa et glaça d'effroi la salle entière, comme en écho à celui qui avait déchiré l'air quelques minutes avant la fin de l'acte. Mais il était mille fois plus terrifiant, comme la réplique d'un séisme encore plus dévastatrice que le séisme lui-même. Un murmure d'épouvante s'éleva dans la vaste nef. De nouveau, nul n'osait bouger ne serait-ce que le petit doigt.

Puis, peu à peu, les uns après les autres, les spectateurs se levèrent et le murmure se fit grondement, comme surgi des entrailles du monument, de ses dessous jadis hantés. Puis le grondement se fit cacophonie, le tout dans une confusion de plus en plus invraisemblable. Parfois, un nouveau hurlement, hystérique, sinistre, dominait ce tumulte indescriptible, semblant jaillir à chaque fois de la même gorge ; celle d'une femme d'âge moyen, au balcon, qui se pâmait et vers laquelle, un homme, un médecin peut-être, se faufilait entre les rangées de sièges, les spectateurs s'aplatissant sur les côtés pour lui laisser le passage. Ses cris stridents pénétraient mes entrailles comme un coup de poignard. Ils se perdaient invariablement en longs sanglots qui semblaient la suffoquer. Ses yeux hagards étaient pourtant secs.

Installée dans les stalles des quatrième loges, au « paradis », j'avais vu comme les autres. Même de là-haut, d'où le gouffre noir de la salle et la tâche lointaine de la scène semblaient un coin obscur grouillant d'insectes, même de là-haut, j'avais vu ce qui

s'était passé à la fin du second acte. Et maintenant, l'éclat effrayant des yeux révulsés de la femme allongée plus bas aimantait mon regard malgré moi.

Comme les autres, j'avais risqué un coup d'oeil vers mes voisins, saisie par l'appréhension de découvrir sur leur visage le même atterrement. A ma droite, le dandy d'âge canonique tiré à quatre épingles croisa mon regard. Il chantonnait pendant les arias¹, ce qui m'avait quelque peu agacée. Il déglutit plusieurs fois faisant tressauter sa pomme d'Adam sous son noeud papillon, puis, péniblement il articula :

— Avez-vous vu ce que j'ai vu ?

— I don't know... I'm the diva's friend !² annonçai-je avec force gestes des mains. Puis en pointant un index vers la scène : my friend is the prima donna³, Giulia Giacomelli ! »

— Je suis désolé mais je ne comprends pas, me répondit le vieillard d'un air contrit.

Renonçant à échanger avec lui, je me levai. Je ne connaissais personne. Toujours aussi bruyante, la foule reflua lentement dans un désordre ahurissant vers l'escalier monumental puis vers le grand foyer. Comme un automate, je m'y coulai.

¹ Dans l'opéra, grand air pour soliste

² Je ne sais pas... Je suis l'amie de la diva !

³ Mot italien : littéralement « première dame » La chanteuse principale d'un d'opéra

Je réalisai alors, à mon grand soulagement, que la femme qui hurlait s'était tue.

— Pensez-vous qu'on aura un troisième acte ? entendait-on de tout côté.

Toujours aussi abasourdie et choquée, je comprenais malgré la barrière de la langue que ce que j'avais vu ou cru voir était le sujet qui agitait toutes les lèvres. L'heure n'était pas à l'admiration des marbres, dorures, stucs et autres merveilles du grand escalier et de la galerie éblouissante. Mais plutôt aux spéculations sur ce qui s'était réellement passé sur scène. Chacun y allait de sa conjecture, de sa supputation. La stupeur se lisait sur tous les visages. Tous jacassaient en même temps et attendaient fébrilement une annonce.

« Si seulement... mais... était-il possible que... ? » Terrorisée par l'idée qui me venait à l'esprit, je n'osai aller au bout de ma pensée. Je me mis à déambuler, m'efforçant de me concentrer sur la magnificence qui se déployait sous mon regard. Mais le coeur n'y était plus. Était-il possible que...?... ne cessais-je de m'interroger, tentant à chaque fois d'échapper à la question que tous se posaient, par l'observation de tel lustre, telle fresque ou tel autre détail du décor. Vainement.

Je songeai à toi. A ton triomphe en fin de premier acte. Un tonnerre d'ovations, un feu d'artifice !... Tu étais parvenue à

éclipser tes collègues masculins et même le *primo uomo*⁴ s'il m'est permis de l'appeler ainsi. Jaillissant du calice de ta gorge comme aspirée à travers elle du fond de la terre, ta voix si riche en vibrations profondes palpitait encore en mon sein. Jusqu'où étais-tu entrée en toi-même pour l'en extraire ? Les envolées étourdissantes de tes arias me faisaient encore vibrer. Tu t'exprimais avec ton âme et m'avais bouleversée. J'avais eu le sentiment que mon coeur s'était arrêté de battre et qu'il reprendrait le cours de sa propre vie quand tu aurais cessé de chanter. Comme je voudrais trouver les mots justes pour décrire mes émotions à ton écoute ! Ton lyrisme m'avait élevée là où j'étais incapable d'aller seule : dans un univers mystique. Et en même temps, tout ce que j'abritais en moi, tous les succès, les échecs et les déceptions de mon existence avaient précipité en un condensé de vie qui m'avait suffoquée.

Tes progrès étaient fabuleux ! Et quel magnétisme, quelle aura ! Grâce à toi, l'enchantement de toutes nos âmes réunies dans cette salle par un fil invisible nous avait fait vibrer à l'unisson.

Jusqu'à cette scène finale...

⁴ Equivalent de prima donna pour un homme.

Diva ! oui, mais...

Acte I

Diva ! oui, mais...

Diva ! oui, mais...

Le 16 décembre

Diva ! oui, mais...

Dans la vaste nef

Le rideau de velours vermillon agrémenté passementeries dorées est fermé.

Des coulisses, tremblant de trac et d'excitation dans une atmosphère électrique, j'entends le brouhaha de la salle s'évanouir progressivement puis se faire murmure. Des retardataires se hâtent de gagner leurs places dans un bruit grinçant de portes et de sièges.

L'obscurité tombe enfin sur les spectateurs.

Figé, le lourd drapé peint en trompe-l'oeil s'ouvre sans chuchoter sur le décor : dans l'église Sant'Andrea della Valle, des échafaudages mènent à une plateforme construite en face d'une fresque inachevée recouverte d'un drap ; à côté, des outils de peintre ; en dessous, une double rangée de bancs, un autel et, au fond, un immense crucifix suspendu au mur ; à droite, la chapelle

Attavanti. Un panier en osier est posé au pied des marches menant au tableau.

Chacun dans l'assistance retient son souffle, tendu vers le lieu de tous les possibles. La scène. Sous les applaudissements, les musiciens de l'orchestre de l'Opéra National de Paris pénètrent dans la fosse située en contrebas. Ils s'installent, chacun à son pupitre, et accordent leurs instruments. Se faisant un peu désirer, comme il est d'usage pour faire grimper la tension et se ménager l'accueil qui lui est dû, le maestro en queue de pie apparaît à son tour, fêté par des acclamations et des cris d'enthousiasme. Il salue le public, serre la main du premier violon, monte sur son estrade, s'incline une nouvelle fois vers la salle, la main sur le coeur, puis lui tourne le dos. Après s'être assuré que tous les musiciens sont prêts, d'un mouvement de baguette, il lance le signal du départ.

Les trois accords inauguraux fff tutta forza⁵ de l'opéra de Puccini résonnent puissamment à grand renfort de cuivres, dans toute leur dimension dramaturgique.

Une entrée fracassante. Comme une mise en garde glaçante.

L'atmosphère est posée.

L'action lancée.

⁵ Très fort

En l'église Sant'Andrea della Valle

Sous le rythme chaotique et l'harmonie corrosive de l'accompagnement orchestral, par la porte latérale de l'église ouverte brusquement, surgit, courant en tous sens Cesare Angelotti. Les cheveux en bataille, à bout de force et paniqué, l'ancien consul de la défunte république romaine, prisonnier politique évadé de la forteresse du Castel Sant'Angelo, est vêtu d'un pyjama de détenu en loques.

« Ah !.. Finalmente !... Nel terror mio stolto vedea ceffi di birro in ogni volto. »⁶

Il regarde furtivement autour de lui, inspecte les alentours et pousse un soupir de soulagement en découvrant la chapelle de la famille Attavanti. Il s'approche de la statue de la Vierge, cherche quelque chose, et, étouffant un cri de joie, se saisit de la clé

⁶ Ah ! Enfin ! Dans ma terreur folle, je voyais des policiers partout.

cachée à ses pieds de marbre, comme le lui a indiqué sa soeur, la marquise Attavanti. Avec une précaution infinie, il se dirige vers la chapelle, introduit la clé dans la serrure, ouvre la grille, la referme derrière lui et disparaît.

Tandis que la musique se fait insouciant, légère, dansante, apparaît le sacristain, tranquillement venu du fond de l'église et muni des pinceaux qu'il vient de nettoyer. Parcouru de tics nerveux, il parle à voix haute comme s'il s'adressait à quelqu'un.

« Signor pittore... Tò ! »⁷

Puis, quelques instants après avoir cherché, en vain :

« Nessuno. Avrei giurato che fosse ritornato il cavalier Cavaradossi. »⁸

Il s'étonne de ne pas trouver le peintre sur l'échafaudage.

A cet instant sonne l'Angelus.

Il s'agenouille et se met à prier.

L'action se déroule à Rome le 14 juin 1800. Les troupes françaises ont instauré des Républiques dans toute la péninsule et en particulier à Rome en 1798 et à Naples en 1799, après avoir suscité un vaste mouvement révolutionnaire. Mais Ferdinand Ier des deux Siciles et son épouse, la reine Marie-Caroline de Naples, aidés des Anglais, reprennent la ville l'année suivante.

⁷ Monsieur le Peintre !... Voilà !

⁸ Personne... J'aurais juré que le chevalier Cavaradossi était de retour.

Le baron Scarpia est chargé par le gouvernement pontifical de mettre sur pied une police secrète et de poursuivre les républicains, appelés encore voltairiens⁹.

*

*« Recondita armonia di belleze diverse !... È bruna Floria,
l'ardente amante mia.*

E te, beltade ignota, cinta di chiome bionde !

Tu azzuro hai l'occhio, Tosca ha l'occhio nero !

*L'arte nel suo mistero le diverse bellezze insiem confonde : ma
nel ritrar costei il mio solo pensiero¹⁰, ah ! il mio solo pensiero
sei tu ! Tosca sei tu ! »*

Tout en donnant des coups de pinceaux, Mario Cavaradossi, revenu dans l'église, chante cette aria d'une voix puissante tout en louant avec une grande ferveur érotique la beauté de sa maîtresse, Floria Tosca, célèbre cantatrice romaine. Il vient de dévoiler la fresque qu'il s'apprête à achever et plus particulièrement le portrait de Marie-Madeleine.

⁹ Anticlérical, contre le Saint-Siège

¹⁰ Oh secrète harmonie de deux beautés dissemblables !... Floria, mon ardent amour, est brune, et vous, beauté mystérieuse, couronnée de tresses blondes ! Vos yeux sont d'azur, ceux de Tosca noirs ! Mystère de l'art qui se joue de la diversité : mais en la peignant, c'est à toi seule que je pense, Tosca.

Le sacristain reconnaît dans les traits de la pécheresse convertie par le Christ ceux de la marquise Attavanti qui vient souvent se recueillir dans l'église ; il grommelle :

« Sante ampolle ! Il suo ritratto !...Di quell'ignota che i di passati a pregar qui venia. Tutta devota... e pia... »¹¹

Puis s'offusquant en aparté des voltairiens, ennemis du pouvoir et mécréants, ainsi que du caractère profane du modèle :

« Fuori, Satana, fuori !¹² »

Dès qu'il a regagné la sacristie, Angelotti sort de sa cachette. Après quelques instants d'hésitation, Mario et lui se reconnaissent et se donnent l'accolade. Le peintre, artiste marginal aux idées subversives, est un bel homme moustachu et coiffé à la Titus. Il n'est resté à Rome malgré le pouvoir en place que pour l'amour de Tosca. Il a installé son atelier dans une église pour peindre un sujet religieux et ainsi donner le change face à un exécutif hostile et répressif. C'est sa seule chance de sauvegarder sa liberté. Les deux hommes ont en commun des convictions politiques qui les rendent solidaires.

Mario accepte de le cacher et, se doutant qu'il est affamé, lui fait cadeau du panier de vivres que lui a apporté, comme chaque jour, le sacristain.

¹¹ Sainte Vierge ! Son portrait ! Cette jeune inconnue qui vient ici depuis quelques jours pour prier. Quelle dévotion... quelle piété...

¹² Arrière, Satan, arrière !

Dans les coulisses

Rêvant à mon poète et gaie comme un pinson, j'ai pris du retard.

Désormais réfugiée dans l'intimité de ma loge, je revêts rapidement mon costume, puis, me soumetts aux mains expertes de ma maquilleuse. Dès que Mario aura terminé ses échanges avec le sacristain puis avec Angelotti, je m'avancerai sous les projecteurs en Floria Tosca furieusement jalouse de la blonde aux yeux bleus de son portrait. Impatiente, je supplie la maquilleuse de se dépêcher. Consciente de ma fièvre, elle fait tout ce qu'elle peut pour me satisfaire, mais, tout en m'enduisant de fard et en m'appliquant généreusement du khôl, elle ne peut s'empêcher de me reprocher d'avoir perdu du temps à rêvasser. Elle a raison.

Une fois prête, je rejoins rapidement les coulisses. En écoutant le peintre, mon amant sur les planches, chanter les louanges et les